



Quand ils eurent à moitié assommé le prêtre.... (Page 106.)

— C'est égal, il faut aller quand même, insista-t-il.

Et me voilà ici, maintenant.... Oh, je suis toute émue quand je pense à mon brave garçon, mais mon cœur se serre quand je pense à mon pauvre mari. Comment fera-t-il sans moi? Mon Dieu, on demande tant d'une femme par les temps actuels!

Ce mot frappa Gabrielle....

Oui, on demandait beaucoup des femmes, des mères, des épouses; on demandait d'elles des sacrifices douloureux, de l'abnégation profonde. Pour la plupart d'entre elles le rôle à remplir était passif; pour elle, cependant, il serait actif. Elle se prit d'une grande affection pour cette mère qui avait eu là une si belle parole, venant du fond du cœur....

Pendant que les conversations continuaient à s'échanger à voix basse, le fils de l'aubergiste montait la garde au dehors, car les Boches ne devaient pas avoir vent de cette réunion. Chaque jour ils arrêtaient des étrangers dans la zone frontrière, et ceux qui n'étaient pas en possession de papiers en ordre étaient incontinent expédiés à la prison de Gand.

C'est pourquoi l'aubergiste faisait guetter leur venue par son fils afin que les voyageurs aient le temps de se cacher, qui derrière une haie ou une meule de foin, qui dans un fossé, jusqu'à ce que le danger serait passé.

Mais ce soir, cependant, rien ne semblait indiquer leur venue. L'endroit était d'ailleurs assez écarté et il n'y avait guère de passage.

Enfin, le guide apparut.

Il s'adressa immédiatement aux voyageurs et leur dit :

— Allons, mes enfants, apprêtez-vous à me suivre. Les postes sont relevés en ce moment. Nous devons en profiter. Rappliquez d'abord la galette!

Le mot blessa Gabrielle comme une insulte. Elle ne tenait pas à son argent, mais cette exigence, formulée brutalement, lui fit mal. On eut dit que cet homme faisait commerce de patriotisme.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur la femme de Mouscron, une journalière; son mari était malade, son fils au front.

Avisant le guide, elle lui souffla à voix basse :

— Est-ce que vous ne pouvez pas amener cette brave vieille là, gratuitement? Elle est toute pauvre.

— Non, Madame, je ne commence pas à faire des distinctions et je ne travaille pas pour rien. Je risque ma liberté et ma vie. Je

ne demande pas trop,... dix francs par personne, ce n'est pas d'argent.

— Ne lui demandez rien, reprit Gabrielle, je paierai pour elle.

— Cela m'est égal, pourvu que j'entre dans mes fonds.... L'un jour ou l'autre, et ce ne sera plus long, je devrai moi-même me rendre en Hollande pour y rester, car une pareille besogne ne peut pas durer, et alors je dois aussi vivre.

Il n'ajouta pas qu'il fraudait encore au-dessus du marché et qu'il continuerait probablement ce métier quand il serait de l'autre côté de la frontière.

Gabrielle paya donc pour la pauvre vieille et, quand celle-ci voulut donner sa part, elle lui fit accroire avec discrétion et tact qu'elle pouvait accompagner pour rien.

— Oh, c'est un brave homme, ce guide, dit la pauvre femme. J'ai si peu et le voyage coûtera si cher.... J'ai pu emprunter un peu d'argent, mais je me demande comment je pourrai jamais le rendre ?

Mais Gabrielle aussi devait être économe. L'argent qu'elle avait épargné et gagné durement, en vendant les journaux prohibés, serait vite dépensé sinon. Cependant, elle était heureuse d'avoir suivi l'impulsion de son cœur.

Le guide donnait ses dernières instructions.

On ne pouvait pas parler, ni crier en aucun cas ou se plaindre quand on marcherait inopinément dans l'eau ou même si l'on se plongeait jusqu'aux genoux dans la vase d'un fossé.

On se mit en route.... Au dehors, il faisait nuit noire.... Un vent du Nord, du pays libre, soufflait au-dessus de l'embouchure de l'Escaut.

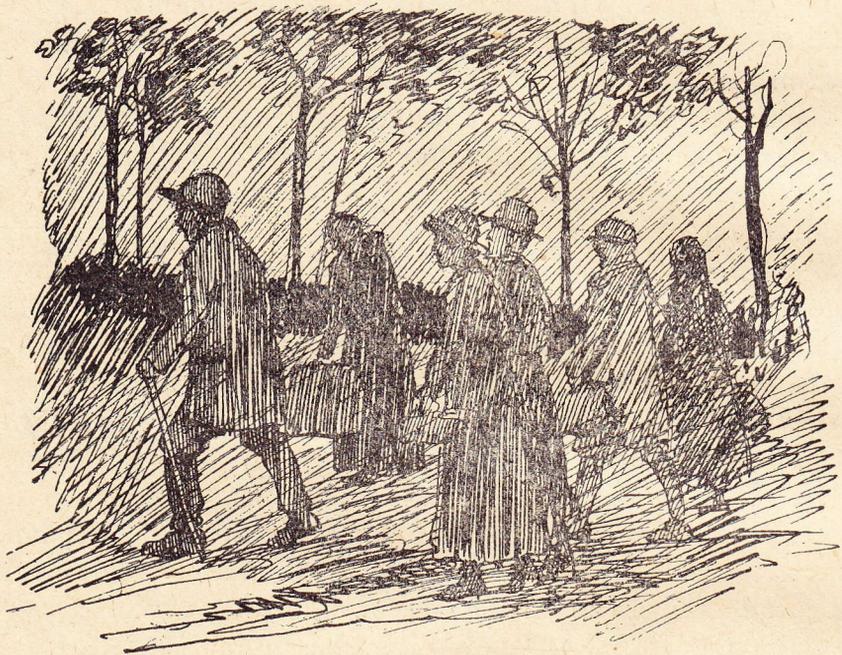
La route n'était pas longue. Une lumière scintillait dans l'obscurité, tout près de là.... C'était la maison de l'aubergiste-cabaretier De Ceulenaere, bourgmestre de Philippine.... La petite lumière semblait une étoile conductrice, placée là pour guider les égarés, perdus dans cette contrée déserte.

Gabrielle n'avait aucune crainte; son fiancé s'appuyait sur son bras.... On avançait difficilement dans la boue argileuse. Tout à coup on vit surgir, dans l'obscurité opaque, une masse noirâtre, se dressant devant les fugitifs, qui se demandaient, non sans émotion, ce que cela pouvait être....

— Attention, leur souffla le guide, nous devons monter.... Attendez un instant.... Je reviens immédiatement.

La masse noire que l'on entrevoyait dans l'obscurité n'était

autre chose qu'une digue, la « digue libre », comme l'appelaient les gens du pays. Maintenant elle était entre les mains des Allemands. Ceux-ci avaient installé des postes de guet dans les arbres qui la surmontaient, afin de surveiller les alentours et l'Escaut de ces observatoires perchés en l'air, dont la vue s'étendait librement jusque dans le lointain.



Les officiers avaient fait accroire à leurs hommes que les Anglais maudits étaient capables de tenter de débarquer par là, et bien que le fleuve était à peine assez large pour permettre la navigation aux barques des pêcheurs de moules, les soldats allemands ouvraient l'œil pour que les grands navires de guerre de la flotte britannique n'échappent point à leur vigilance.

— Pourvu que cet homme revienne, pour l'amour de Dieu ! dit la vieille de Mouscron. Nous voilà abandonnés du ciel et de la terre et....

— Sst.... Taisez-vous donc, murmura son voisin.

Déjà le guide reparût.

— Venez vite, dit-il ; déjà la relève occupe ses postes....

Les fugitifs escaladèrent vivement la digue.

— Et maintenant, par ici !

Quelqu'un glissa le long de la pente boueuse et, avec un cri strident, s'abattit de tout son long dans la boue. C'était la femme de Mouscron.

— Laissez-la,... vite, en avant, en avant! ordonna le guide, furieux de ce contretemps. Laissez-la là ou il est trop tard!

Ces dernières paroles étaient adressées à Gabrielle, qui s'était précipitée au secours de la pauvre vieille et l'aidait à se relever.

— Ah, mon Dieu, quelle affaire! Je crois que je vais mourir sur la place, dit celle-ci.

— Silence, ne parlez pas; prenez mon bras et venez vite.

Gabrielle et son fiancé, qui était accouru également, prirent chacun un bras de la pauvre femme et l'entraînèrent malgré elle. Les autres étaient déjà loin.

Un coup de feu retentit.... Une balle siffla dans l'espace.

— Jésus, Marie, on tire sur nous, gémit la femme. Nous allons être tués.... Laissons-nous faire prisonniers.... Je n'en puis plus!

Mais les vaillants jeunes gens ne lâchèrent pas prise et entraînaient leur protégée, malgré la boue du sol détrempé.

Un autre coup de fusil retentit. On entendit des cris et des vociférations.

La femme était à bout d'haleine; elle respirait bruyamment s'appuyant lourdement sur ses deux guides.

— Nous devons la sauver à tous prix, dit Gabrielle d'un ton résolu, et nous-mêmes aussi!

Mais les voix se rapprochèrent.... Tout à coup, une ombre se dressa devant eux.

Electrisé par l'énergie de sa fiancée, le jeune homme tira un couteau et s'apprêtait à s'élancer sur son antagoniste.

— Laissez-nous passer, dit-il d'une voix sourde, car sinon,... gare à vous! Je ne me rends pas!

— Ne vous en faites pas.... Venez par ici.... Vous êtes en Hollande et encore juste à temps! répondit-on.

C'était le guide qui avait pris les devants, mais s'était arrêté là.

— En Hollande! Dieu soit loué! s'écria Gabrielle.

Le guide les conduisit derrière une petite ferme.

— Il s'en fallut de peu, dit-il. Écoutez, les Allemands sont tout près de nous, mais ils ne peuvent plus avancer.... Comment, vous avez quand même amené cette femme?

— Nous avons fait votre besogne, lui répondit Gabrielle d'un ton sévère.

— Ecoutez, Madame, quand les gens ne font pas ce que je dis, ma responsabilité n'est plus engagée. Les Allemands sont là, criant et hurlant, et moi je devrais m'arrêter bravement pour qu'ils n'aient plus qu'à venir me cueillir, pour être envoyé en Allemagne demain ? Ah, non, n'est-ce pas ! Ce serait être trop bête !

Ce fut une autre leçon pour Gabrielle Petit. Elle apprenait, presque à ses dépens, que tout le monde n'agissait pas avec le même dévouement qu'elle.

Les fugitifs arrivèrent enfin à l'auberge du bourgmestre. La maison était construite au pied de la digue formant le barrage méridional du petit golfe formé par l'Escaut et appelé le « Braakman ».

La petite salle d'auberge était pleine de monde. Plusieurs personnes se rendaient encore le soir même à Philippine ou Terneuze.

Gabrielle et son fiancé, ainsi que la pauvre vieille de Mouscron et plusieurs autres personnes, restèrent jusqu'au lendemain matin, car il n'y avait plus de communication pour Flessingue.

Ils furent bien reçus, car la femme du bourgmestre-aubergiste était elle-même d'origine belge.

Un peu plus tard, dans la soirée, un nouveau réfugié entra dans l'auberge. C'était un bel homme, grand, portant beau ; il était de nationalité française. Dès qu'il arriva, il monta à l'étage où l'on lui céda une chambre.

Le logis était plutôt ambigu et Gabrielle dut partager son lit avec la femme de Mouscron, alors que son fiancé et quelques autres hommes furent obligés de se chercher une couchette dans la grange.

Bientôt la maison entière fut plongée dans le plus grand calme, mais Gabrielle ne parvint pas à s'endormir tout de suite ; elle avait l'esprit trop préoccupé, et chaque fois qu'elle allait s'assoupir, elle se réveilla de nouveau.

Il était déjà tard dans la nuit, quand elle entendit tout à coup un bruit étrange. Elle se releva et écouta attentivement. Il lui semblait percevoir le bruit d'un homme se promenant dans la chambre contiguë à celle qu'elle occupait. La maison était très sonore et de temps en temps elle comprit quelques paroles entre-coupées de silences. Elle distingua nettement des lambeaux de phrases, tels que : « Sale Boche.... Gouverneur de Lille.... La France ne peut pas.... ».

— Cet homme pense à haute voix, se dit Gabrielle. Il vient sans doute de Lille, ayant dû fuir devant l'envahisseur, et semble encore sous l'influence de l'émotion ressentie.

Dès que le jour pénétra dans la chambre, Gabrielle se leva. Il



était encore bien tôt et elle en profita pour aller faire un petit tour de reconnaissance dans les environs. Le soleil se levait dans toute sa majesté, précurseur d'une splendide journée.

Arrivée sur la digue, la jeune fille s'arrêta interdite. Devant elle s'étendait le golfe, calme et majestueux, jusqu'à l'embouchure de l'Escaut. Au loin, elle vit des arbres d'une contrée qui lui était inconnue et qui n'était autre que l'île méridionale du Beveland.

A droite, les toits rouges de Philippine, le village mytilicole, brillaient au soleil.

Cette masse d'eau, unie comme une glace en ce moment, où seuls quelques bas-fonds émergeaient çà et là, devait être lugubre aux soirs d'hiver quand l'orage se déchaînait.

— Mais l'endroit est d'autant plus propice pour pénétrer en Belgique ou en sortir inaperçu, se dit Gabrielle. Cela peut me venir à point.

Elle rentra à l'auberge. Quand elle y pénétra, le déjeuner était prêt et la femme de Mouscron était installée à la grande table. Son fiancé sortait de la grange, mais le Français ne se montrait point.

— Bon appétit, leur dit la patronne. Mangez à votre aise, vous avez encore plus d'une heure à perdre avant que le tram arrive, et bien que Flessingue ne soit pas bien loin d'ici, il y a cependant tout un voyage à faire, à cause de toute cette eau.

Tout le monde fit honneur au repas, bien servi. Un déjeuner

hollandais constitue toujours quelque chose de résistant et qui contraste violemment avec le petit pain et le bol de chocolat ou de lait dont les Français ont coutume de faire leur premier repas.

L'heure passait rapidement et après s'être convenablement restaurés, nos amis purent enfin continuer leur voyage.

Un petit tram stoppa à la digue. Nos voyageurs s'installèrent. La petite locomotive siffla et les voitures se mirent en mouvement avec des cahots respectables. Le paysage était morne. On fit un arrêt au « Maagd van Gent », un hameau dénommé ainsi d'après l'enseigne d'une toute vieille auberge et qui proprement fait encore partie de la Belgique, mais l'arrêt du vicinal se trouve sur territoire hollandais. Puis le tram se remit en route pour Yzendyke, par Pyramide et de Ponte; Yzendyke est une proprette petite ville zélandaise, remplie de réfugiés en ce moment. On y devait changer pour prendre la correspondance d'un autre tram se dirigeant par Schoondyke sur Breskens, où le bateau pour Flessingue attendait. La traversée de l'Escaut ne dura qu'une demi-heure.

Gabrielle et son fiancé, prenant la pauvre vieille en pitié, se chargèrent encore d'elle.

Flessingue semblait une véritable ruche d'abeilles tant il y avait de réfugiés, qui étaient venus augmenter la population normale de la petite ville déjà importante par son intense mouvement maritime, grâce aux services de pilotage y installés.

Dès leur arrivée, nos trois pèlerins s'informèrent de l'adresse du consulat, sachant qu'ils devaient faire mettre leurs papiers en ordre. Une déception les attendait : ils durent attendre quatre jours avant de trouver passage à bord de la malle sur l'Angleterre.

Après bien de recherches et d'informations au local de la société des pilotes belges, ils trouvèrent un gîte chez un des habitants du boulevard de la Mer. Ils y rencontrèrent encore un autre réfugié, se nommant Auguste Lamoen.

Gabrielle eut bientôt gagné sa confiance et, un soir qu'elle se trouvait avec son fiancé près d'un bon feu, alors que le vent soufflait au large, Lamoen leur dit :

— Je ne resterai pas longtemps, ni en Angleterre, ni en France, car je serai vite de retour en Belgique.

— Chez les Boches ?

— Oui, ajouta-t-il avec un sourire, mais pour les combattre de toutes mes forces.... Je veux devenir espion.... Je me suis entendu déjà avec quelqu'un de notre gouvernement, qui m'envoie maintenant

à l'autorité pour laquelle j'ai une lettre. J'attends qu'elle me donne les instructions nécessaires.

— Voilà une excellente besogne, mais rudement dangereuse, répondit Gabrielle en pensant à la pauvre fusillée de Maubeuge.

— Je ne l'ignore point, mais c'est plus fort que moi, car je hais les Boches.

— Vous n'êtes pas le seul !

— Oui, mais peu de gens ont vu ce que je vis....

— Qu'avez-vous vu alors ?

— Une chose terrible, monstrueuse. Rien que d'y penser, le sang me bout. Je suis originaire de Grimbergen, près de Bruxelles. C'est là que je les vis à l'œuvre....

— J'en ai entendu parler. Il paraît qu'ils ont fortement maltraité le curé, n'est-ce pas ?

— Maltraité ? Martyrisé, littéralement martyrisé, vous dis-je ! Ah, les bourreaux, les misérables ! Ce fut une monstruosité sans pareille, une ignominie indescriptible. Je vais essayer de vous redire cela, bien que je me sais trop nerveux pour décrire de pareilles scènes dans tous leurs détails et avec la minutie nécessaire pour en faire comprendre et ressentir toute l'horreur.

Nos amis se rapprochèrent encore davantage, autour du feu et, ayant récapitulé en esprit les scènes à raconter, le narrateur reprit :

— La pauvre victime se nomme M. Wouters, curé de Grimbergen, originaire de Heyerbeek, mieux connu sous le nom de Pont-Brûlé. J'ignore encore les intentions premières des Boches, mais je sais qu'ils commencèrent par l'amener avec eux aux tranchées, près de Humbeek et ailleurs. Au cours de ces déplacements, ils rencontrèrent en chemin la charrette d'un paysan, nommé Desmedt, sur laquelle était couché le cadavre d'un soldat allemand. Avec forces rouades les tortionnaires du brave curé l'obligèrent à suivre à pied, immédiatement derrière la charrette. Puis vinrent une centaine de civils ; je fus du nombre.

— Vous aussi ? Et pourquoi ?

— Oui, pourquoi ? Je ne le sais pas encore. Pourquoi ? Parce qu'ils voulaient nous torturer, n'était-ce pas une raison suffisante ? Nous fûmes dirigés sur Pont-Brûlé, où le combat battait son plein.

— Le caporal Trésignies, dit Gabrielle avec émotion.

— Oui, c'était là que ce héros offrit spontanément sa vie, exemple illustre à jamais de la bravoure et de l'abnégation.

Les Allemands, échauffés par la vaillance et l'acharnement de

nos troupes, semblaient animés d'une rage démoniaque. Ils incendièrent presque toutes les maisons et nous entraînèrent de côté et d'autre. Il y avait parmi eux un officier rouquin d'une cruauté plus bestiale encore que ses hommes; il nous dit au moins cent fois que tous nous serions « kaput gemacht ». Il était dans une fureur indicible, distribuant des coups de sabre et de botte à profusion. Ma pauvre femme, qui voulut intercéder en ma faveur, fut renvoyée brutalement, malgré ses pleurs et son désespoir navrants. Un sous-officier ou un soldat, — je ne sais au juste, — qui osait dire que nous étions de bons gens, fut traité avec la même brutalité et manqua de recevoir un coup de sabre en plein visage. L'officier était fou-furieux et vociférait comme un démon. A la longue, nous fûmes tous enfermés dans la salle Lettens, sauf les femmes.

— Et le curé également ?

— Oui, lui aussi. La salle était à demi-remplie de civils, qui avaient déjà été roués de coups.

— C'est abominable !

— Attendez, ce n'est encore que le début ! L'officier roux choisit quatre soldats, auxquels il ordonna de nous taquiner ou de nous martyriser, c'est comme vous l'entendez. Je pense que ce furent des forçats, du moins ils se conduisirent comme seuls de pareils bandits peuvent le faire. Ils s'acharnèrent dès le début sur le curé, qu'ils terrassèrent. Ensuite, ils se mirent à le battre avec un gros gourdin.

— Quels monstres !

— Ah, les brutes s'amuserent follement. Quand ils eurent à moitié assommé le prêtre, dont la figure était déjà toute ensanglantée, ils le relevèrent, le collèrent littéralement contre un mur de la place et lui firent lever les mains. Ils agirent de la même façon avec quelques civils, dont la plupart étaient striés et meurtris par les coups de cravate de l'officier rouquin....

— Quels lâches ! s'écria Gabrielle avec indignation.

— Ils ne cessèrent de rouer ces malheureuses gens de coups, et le brave prêtre regardait avec pitié la torture de ses compagnons et les bénit de la main. Ce que voyant, les brutes revinrent à la charge et se mirent de nouveau à le harceler de coups de poing et de crosse ! Je protestai, ... mais mal m'en prit ! Les brutes se ruèrent sur moi et je partageai le sort de mes camarades d'infortune. Je fus roué à mon tour de coups de pied jusqu'à ce que je roulai sur le sol, à moitié mort. Alors je fus placé contre le mur, les mains en l'air. Un de mes

amis gisait à côté de moi, le visage tuméfié et le dos affreusement blessé....

— Oh, quelle horreur !

— D'autres gens furent flagellées et leurs plaintes et cris retentirent dans la salle, remplie de clameurs et de gémissements. Tout le monde fut fouillé; ils trouvèrent entre autres un livre de prière, un scapulaire, une médaille de la Sainte Vierge, un chapelet; tous ces objets furent jetés à la tête du brave curé, avec force jurons. Malgré que nous étions tous exténués de fatigue, nous dûmes rester là, les mains relevées au-dessus de la tête. Un soldat parcourut constamment la file et distribuait des coups de baïonnette ou de crosse sur les bras des malheureux qui rabaissaient leurs mains, vaincus par la fatigue. Le prêtre, craignant qu'en fin de compte nous serions tous fusillés, donna l'absolution et pria pour nous. Cela lui valut naturellement des coups redoublés et des injures. A la longue, nous pûmes laisser pendre nos bras, mais M. Wouters, lui, dut continuer à les élever au-dessus de la tête. Il n'en pouvait plus. Alors les bourreaux le jetèrent sur le sol et lui ordonnèrent de se coucher à plat ventre. Et savez-vous ce qu'ils firent alors ? Ils choisissaient deux forts gailards parmi les civils, leur mirent à chacun un gros bâton entre les mains et leur ordonnèrent de frapper sur le pauvre pasteur étendu à leurs pieds....

— Les lâches, les lâches !

— Mais ils refusèrent d'obéir....

— Je le comprends !

— ... seulement, les Boches menaçaient de les tuer sur place à coups de baïonnette s'ils n'exécutèrent immédiatement l'ordre donné. Alors les malheureux firent semblant de frapper, amortissant la force des coups ou frappant à côté; quand les Allemands le comprirent, ils leur enlevèrent le bâton et administrèrent eux-mêmes une violente bastonnade à la malheureuse victime qui était dans un pitoyable état. Ils frappèrent cinquante, soixante fois.

— Mon Dieu, mon Dieu, comment est-ce possible ! gémit Gabrielle écoeurée.

— C'est cependant comme cela.... Le martyr était là, la tête entre les mains, geignant doucement....

— Quel sublime martyr !

— Oui, quel martyr ! Vous dites bien. Je ne puis encore comprendre comment il ne fut pas tué ! Les brutes alors le retournèrent,

l'invectivant : « Schweinhund, Schweinhund !... » Oh ! ce spectacle, ... se sang, ... ces blessures !...

— C'est atroce !

— Qu'inventeraient-ils encore ? Après quelques instants, ils désignèrent deux autres civils, obligés de cracher au visage du malheureux....

— Mais c'étaient donc des démons !

— Oui, des démons d'enfer, des brutes, des barbares, vous dis-je. Et, sous la menace de baïonnettes, ces hommes durent obéir, bien qu'ils le ménagèrent de leur mieux....

— Je n'aurais jamais fait cela !

— Ne dites pas cela, Mademoiselle. Il faut avoir vécu ces moments....

— Quand même....

— Il faut l'avoir vécu, vous dis-je encore.... Que l'on vous tue de suite, va encore, je comprendrais alors, mais que durant des heures et des heures, durant des journées entières l'on vous menace de mort tout en vous laissant en vie, vous torturant avec un raffinement extrême, oh, alors on n'est plus maître de ses nerfs, de son vouloir. Et c'est ce qu'ils firent....

— Oui, c'est abominable, en effet ; c'est terrible, terrible....

— Et parce que ces hommes ne crachaient pas assez fort, ils furent battus à leur tour, et les cochons les remplacèrent ! Ils crachèrent eux-mêmes au visage du saint homme.... Oh, quels êtres dégoûtants !...

— Et cela se dit soldat !

— C'est ce qu'ils entendent par faire la guerre, ces hommes de la « Kultur », de la « civilisation », ajouta le fiancé de Gabrielle.

— Après cela, continua Lamoën, les bandits traînèrent le corps du prêtre près du mur en le tirant par les jambes. Le martyr n'était pas encore mort. Il ne savait plus proférer une parole, mais nous l'entendions qu'il geignait doucement. Pendant ce temps, les misérables allaient vider une bouteille de vin ! Les deux autres bourreaux venaient remplacer leurs congénères et continuer leur ouvrage. Ceux-ci commandèrent également aux civils de cracher sur le malheureux pasteur et, la crosse du fusil dans la nuque, ils les obligèrent même à se courber bien bas, jusque tout près du corps. Encore quelques coups de pied et de crosse et.... le saint homme paraissait mort. Après quelques instants, son corps eut cependant quelques soubresauts. Les

Allemands alors voulurent se rendre compte s'il était bien mort. A cet effet ils prirent un sceau rempli d'eau et en déversèrent le contenu sur la tête du moribond. Un autre Boche prit sa baïonnette et la lui enfonça dans le corps. Au râle qui sortait de la gorge du pasteur, une joie féroce éclaira le visage du satyre. Le moribond râlait toujours....

— Oh, cessez, cessez !

Gabrielle sentit les larmes lui venir aux yeux.

— Oui, ce fut d'une cruauté incommensurable, reprit Lamoën. Nous tous, nous étions là, tremblants d'effroi et d'horreur. Le martyr touchait à sa fin. Le pauvre curé ne bougeait plus et nous le crûmes mort, cette fois. Les soldats lui versèrent de l'eau dans la bouche, le piquèrent de leur baïonnette, mais leur victime paraissait être insensible.... Alors ils s'occupèrent de nous, nous obligeant de faire de la gymnastique, même de vieilles gens de soixante-dix ans qui se trouvaient parmi nous, jusqu'à ce que, fatigués eux-mêmes, ils nous permirent de nous asseoir sur un banc.

Le brave pasteur gisait toujours à terre. Quelques brutes continuèrent à le torturer encore de temps en temps. Cela dura environ une heure et demie à deux heures, durant lesquelles les bourreaux se restauraient au buffet, buvant et riant. Ils nous dirent, en désignant le pasteur, que si nous devons tant souffrir, c'était lui, le chien noir, qui en était la cause.... Alors il se passa quelque chose que je n'oublierai plus de ma vie, dussé-je vivre cent ans.... On eut crû assister à une résurrection, à un miracle.... Tout à coup le prêtre, que tous nous croyions mort, étendit les bras et se dressa debout....

— Juste ciel ! s'exclama Gabrielle.

— ... et, levant deux doigts vers le ciel, il dit : « Au nom de Jésus-Christ.... ». Mais sa voix s'affaiblit et je ne compris plus rien. Certains d'entre nous prétendent qu'il ajouta encore « Jésus, Marie, Joseph,... aidez-moi ». Les Boches accoururent. L'un d'eux voulut lui fracasser le crâne; Monsieur Wouters reçut le fusil qui s'abattait sur lui, dans les mains, le relâcha.... Un autre Boche dit à son camarade de se garer, épaula son fusil.... Le curé comprit que son heure était venue. Il releva la tête comme pour implorer le ciel, leva ses mains en une dernière bénédiction.... Un coup retentit... et le saint homme s'abattit avec un dernier cri de douleur.... Il avait le cœur perforé et était délivré pour toujours de ses souffrances.

— Et son âme s'éleva vers Dieu, ajouta Gabrielle.

— Un officier vint voir et fit recouvrir le cadavre d'une toile.... Nous dûmes quitter la salle et nous rendre à Vilvorde et de là à Diegem.... Les Allemands répétèrent à tous propos que tout cela était arrivé parce que les civils avaient tiré sur eux, ce qui n'est pas vrai... Nous fûmes envoyés en Allemagne, mais je réussis à m'enfuir, alors qu'un grand nombre d'habitants de Grimberghen sont toujours en pays ennemi. Le 3 septembre, j'ai assisté aux funérailles de l'abbé Wouters, et là, dans l'église, devant Dieu, j'ai juré que je ferai mon devoir de Belge. Et c'est pour cela que vous me voyez ici en ce moment, en route, pour aller exécuter ma promesse et tenir mon serment. (1)

Gabrielle tendit sa main à Lamoen, d'un geste cordial, et lui dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Ce qui m'est arrivé est sensiblement pareil à ce que vous venez de nous raconter. J'ai vu les Allemands à l'œuvre, dans le pays de Charleroi; le même vœu se forma dans mon cœur et le même serment sortit de ma bouche. Je voyage avec mon fiancé; nous nous rendons au front, tous deux, pour accomplir notre devoir, et ce que nous venons d'entendre par vous, nous fortifie encore dans notre dessein.

La mer était démontée et le vent rugissait avec force.

Gabrielle voulut cependant faire encore une promenade, car elle ressentait le besoin de prendre l'air et de se raffraîchir la tête brûlante de fièvre par l'émotion qu'avait produite sur elle le récit de Lamoen.

Au dehors, le vent soufflait avec plus de rage encore.

Son fiancé voulut l'accompagner.

— Mais, non, ne te déranges pas,... tu es à peine rétabli, lui dit-elle. Je ne resterai pas longtemps.

Elle sortit, traversa le boulevard et se mit à longer les quais, contre lesquels venaient se briser avec violence les flots déchaînés par la tempête. La mer était houleuse et le fracas épouvantable. Au-dessus de la côte flamande, où les Allemands s'étaient établis dans les villas, dans les hôtels et dans les dunes, des fusées rouges et vertes montaient dans le ciel. C'étaient les signaux pour les postes de la côte et de la mer.

(1) Ce témoin n'a relaté ici que la stricte vérité. Une pièce officielle, signée par 22 témoins oculaires, relatant la mort du Rév. Abbé Wouters (26 août 1914), se trouve à l'abbaye de Grimberghen.

— Oui, vous croyez triompher, se dit Gabrielle, montrant le poing dans la direction de Zeebrugge; mais nous vous combattrons jusqu'à notre dernier souffle, jusqu'à la mort, s'il le faut.



Elle ne se doutait de la prophétie que contenait ces fières paroles.

Ses cheveux se détachèrent et lui flottèrent au gré des vents qui agitaient sa robe autour de ses jambes. Elle respira profondément; l'air, la tempête la calmaient, et cette tempête, cet ouragan, ces éléments déchaînés convenaient à son âme ardente et fébrile.

En ce moment, la mer était l'image du combat qui ébranlait la vieille Europe.

Gabrielle était pensive; le sacrifice de l'abbé martyrisé et du caporal Trésignies, qui, au prix de sa vie, tenta de faire descendre le pont du canal de Willebroeck, l'occupait tout entière. Elle pensait aussi à la vaillante petite armée belge.

Une autre image se présentait encore à son esprit : celle de Flore, qui vendit son honneur, là où d'autres s'immolaient pour le sauver.

Ces compatriotes, qui se mettaient au service des Boches, ne sentaient rien; ils ne comprenaient pas le drame qui se déroulait, ignoraient ce qu'était le droit. Mais ce droit sortirait vainqueur et grandi de l'horrible épreuve.

Gabrielle sentit le calme pénétrer dans son âme et ses sentiments de haine et de colère firent place à une ardente prière pour la Patrie opprimée, pour ses défenseurs et ses martyrs.

Et elle rentra à la maison, le visage serein, le regard rempli d'une douce bonté.

— Oh, que je suis heureux de retourner au front, lui dit son fiancé.

— Tu penses également au révérend abbé de Grimberghen ?

— Oui....

— Nous sommes dans le droit chemin.... Et ce que Dieu fera de nous, sera bien fait....

Avait-elle déjà alors la vision mystérieuse de l'avenir que Dieu lui réservait ?

* * *

La malle-poste de Flessingue, la « Prinses Juliana », quittait la rade.

Le calme s'était rétabli en mer. Le temps était grisâtre, hivernal.

Debout sur le pont du navire, Gabrielle vit encore apparaître un moment le contour vague de la côte flamande, puis plus rien. Elle lui envoya de la main un salut ému, le cœur serré de l'inquiétude qui s'empare de tout être se sentant isolé, abandonné aux caprices de la mer, aux éléments, entre le ciel et la mer infinie. C'est là que l'on sent la petite chose qu'est l'être humain, et cependant chacun renferme en soi tout un monde, monde de pensées, monde d'énergie, de vouloir, d'avenir, et le contraste frappe l'individu qui se sent entre la main de Dieu. Tant qu'il est sur terre ferme, l'homme vit d'une vie trop intense, noyé dans les préoccupations quotidiennes qui l'occupent tout entier. Il ne voit pas, il ne sent pas le néant autour de lui. Ce n'est qu'en mer que toute la majesté de la nature se montre à ses yeux, sans artifices, réelle, palpable presque.

En voyant la côte disparaître à ses yeux, Gabrielle pria Dieu pour qu'Il protège ce petit lambeau de terre qu'est la Belgique chérie.

Le voyage s'écoula sans incidents. Tout à coup, Gabrielle reconnut parmi les passagers se pressant sur le pont l'homme qui avait passé la nuit dans l'auberge de Philippine.

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS